

Stéphane Lavignotte

Militant écolo-libertaire, journaliste.

Nos vies valent plus que la seule critique de leurs profits

Introduction : Un antiproduktivisme tout théorique

« Nous avons enlevé les références au développement durable dans notre réécriture du texte d'appel. Mais, je vous rassure, notre organisation est antiproduktiviste... » Des affirmations comme celle-ci – entendue lors d'une réunion unitaire pour la manif anti-guerre du 5 juin 2004 – sont le lot courant de l'écologiste dans le bain unitaire des gauches. Officiellement, du Parti Socialiste à la LCR en passant par le PCF, toute la gauche – à l'exception de LO et du PT – dit avoir intégré la critique antiproduktiviste dans son corpus théorique. Mais une simple lecture de la presse de ces organisations ou des tracts produits lors des dernières échéances électorales rappelle malheureusement que cet acquis n'est justement que... théorique : il s'agit plus d'un accessoire en magasin que d'un outil utilisé au quotidien.

Cette fragilité de la prise en compte de l'antiproduktivisme s'est encore accentuée avec la nécessité d'opposer un discours social, et plus seulement moral, au Front National et, paradoxalement, avec l'émergence du mouvement altermondialiste. S'impose un discours anti-capitaliste réduit à sa plus simple expression : les politiques des gouvernements et des institutions européennes – réduites au duo privatisation/précarisation – sont au service des capitalistes, elles répondent à l'impératif unique de distribuer suffisamment de dividendes aux actionnaires. Dans la nouvelle vulgate anti-capitaliste, les fonds de pension américains remplacent les « deux cent familles ». Le dividende remplace la dialectique capital-travail. Les évolutions théoriques d'une organisation comme la LCR qui a réfléchi depuis les années 1970 aux questions écologistes, la réactivation de cette richesse théorique depuis l'entrée en son sein de militants déçus par Les Verts et de militants écologistes radicaux semblent passer par pertes et... profits.

Pourtant dans le même temps, contre-courant au sein du grand courant altermondialiste, ces préoccupations émergent à nouveau. Les luttes sur les OGM, le nucléaire, l'anti-pub reposent ces questions. Les croyants, militant au sein des Forums sociaux (chrétiens de gauche, jeunes issus de l'islam social de la « mouvance Ramadan », personnalités comme Mohamed Taleb ou Jean-Marie

Pelt) critiquent de l'intérieur la vision uniquement matérielle de l'altermondialisation. Ils rejoignent la critique de la croissance portée par des journaux comme *La décroissance* ou *Silence*, expressions les plus significatives d'une écologie radicale en France aujourd'hui.

I – Les trois clés de l'antiproduktivisme

Il y a un triple enjeu aujourd'hui pour la gauche radicale à ne pas séparer critique du profit et critiques du productivisme. À terme, il y a un risque de confrontation profonde entre les deux familles d'anti-capitalismes évoquées plus haut. Ensuite, pour les courants les plus ouverts de l'extrême gauche, il y a un risque de schizophrénie. Schizophrénie entre un discours public limité à la critique du profit et un corpus théorique qui intègre la critique du productivisme. Schizophrénie dans le temps sur les mêmes sujets : le lundi insister sur le refus du nucléaire tout en défendant le service public de l'énergie, et le mardi défendre EDF sans critiquer le nucléaire. Enfin et surtout, avoir comme seule clé de lecture la critique du profit conduit à une analyse de la réalité qui laisse de côté des pans entiers des logiques de domination du capitalisme et élude toute une série de questions sur la société alternative qui se construit dans les choix quotidiens de nos luttes. Ce sont ces enjeux que tente de mettre en avant cet article. À la critique « d'avoir plus rentable » (le profit), il faut ajouter les critiques des logiques productivistes « d'avoir plus efficace » (la technique), « d'avoir plus » (la croissance), « d'avoir » (la consommation), pour imaginer des utopies plus hybrides.

A – « Avoir plus efficace » : la critique du système technique

La publication l'an dernier d'un livre de Jean-Luc Porquet¹ fait redécouvrir la pensée de Jacques Ellul, intellectuel protestant décédé en 1994. En 1935, une dizaine d'années avant les débuts de l'école de Francfort, 14 ans avant les conférences d'Heidegger, Ellul développe une critique de la technique, comme étant la recherche du moyen absolument le plus efficace dans tous les domaines. Jean-Luc Porquet² résume en quelques phrases la critique d'Ellul : « (la technique) n'est ni bonne, ni mauvaise, mais ambivalente. Elle s'auto-accroît en suivant sa propre logique. Elle crée des problèmes qu'elle promet de résoudre grâce à de nouvelles techniques. Elle se développe sans aucun contrôle démocratique. Elle est devenue une religion qui ne supporte pas d'être jugée. Elle renforce l'État, qui la renforce à son tour. Elle épuise les ressources naturelles. Elle uniformise les civilisations. Elle tue la culture ». Jacques Ellul aimait à répéter que si Marx avait vécu au xx^e siècle, il aurait centré sa critique sur la technique et non sur l'économie. Si l'affirmation est très contestable, il semble en revanche évident qu'un certain nombre de réalités lourdes ne se comprennent pas sans la critique du système technique. C'est le cas du développement du

nucléaire contre toute logique de rentabilité financière et même de simple rationalité. L'explosion de l'automobile est un exemple plus contradictoire. Du côté des industriels, sa production répond, à la différence du nucléaire, à des logiques classiques de profit. Mais, du côté des consommateurs des grandes agglomérations, on cherchera en vain une rationalité. D'un côté, un coût très élevé (un tiers du salaire moyen), une vitesse moyenne médiocre en raison des embouteillages (16 km/h en moyenne dans Paris). De l'autre, une offre importante et bon marché de transports en commun, une ville peu étendue et très dense qui rend aisées les circulations douces (marche à pied, vélo). La critique de la technique comme nouvelle idéologie est alors éclairante.

La question des techniques émerge également dans les débats de la gauche radicale autour du terme de développement durable. Le courant de la décroissance (Alain Gras, Serge Latouche, Vincent Cheynet...), sans doute aujourd'hui le continuateur le plus radical des réflexions d'Ellul, estime que le développement durable est d'abord une récupération de l'écologie par le système technicien qui donne des réponses techniques – les voitures propres, les éco-industries, etc. – à des problèmes politiques, sociaux ou philosophiques qu'il a lui-même créés.

« L'homme croit se servir de la technique et c'est lui qui la sert. L'homme moderne est devenu l'instrument de ses instruments » écrit Patrick Chastenet³ résumant Ellul, sur un point qui rejoint le concept de « logique de l'outil » qu'utilise Ivan Illich, autre héritier d'Ellul, en 1973⁴. La critique de la technique est alors utile y compris pour critiquer des réalités où il est moins question d'une technologie particulière que d'une logique qui s'est enfermée dans un système technicien. On peut penser que les choix dans l'information ou les décisions politiques sont plutôt favorables aux dominants parce qu'ils répondent à la pression des actionnaires ou des possédants sur les journalistes ou les élus. Mais en dehors de quelques anecdotes emblématiques, on aboutit vite à une théorie du « complot » qui n'explique rien des fonctionnements quotidiens. Est plus éclairante une sociologie critique de l'information ou de la politique – qui rejoint la critique du système technicien – mettant en avant les conditions de production de l'information ou de la décision politique – nécessité faisant vertu – élevée au rang d'idéologie professionnelle (être professionnel, réagir vite et court, être compris par le plus grand nombre, etc.). Une « orchestration sans chef d'orchestre » disait Bourdieu.

B – « Avoir plus » : critique de la croissance

« Le progrès est aussi un ascenseur sans mécanisme de descente, entièrement autonome et aveugle, dont on ne sait ni comment sortir, ni où il s'arrêtera. Nous sommes sous la menace du présent : on n'arrête pas le progrès » écrit Serge Moscovici en 1978⁵. Pour aboutir à cette critique du progrès, la critique de la technique s'est couplée avec celle de la croissance qu'explique en ces

termes Moscovici dans la même interview : « Les libéraux veulent toujours faire croître le gâteau sans s'occuper de la manière dont il sera partagé : ils laissent au marché le soin de le faire. Les socialistes veulent l'augmenter en le répartissant mieux : si l'on modifie le partage, il pourra continuer à grossir. Et les écologistes s'interrogent sur la qualité, le goût, les capacités nutritives de ce gâteau : faut-il s'épuiser et épuiser les ressources à la fabrication d'un gâteau énorme mais empoisonné ? Nous voulons certes du gâteau, mais du bon gâteau et que l'on puisse continuer à le faire : nous cherchons donc une autre recette ». L'anti-croissance est la prise de conscience de la contradiction entre une croissance qu'on imagine infinie et une planète dont on réalise la finitude : ressources de la planète qui risquent de s'épuiser (Rapport du club de Rome en 1972), atmosphère qui ne pourra supporter une production continue de gaz carbonique sans voir son climat profondément modifié... Plus largement, c'est une critique de l'idée que les problèmes se résolvent par l'augmentation des quantités (plus de PIB, plus de budgets, plus de revenus...). Un mythe qui peut intoxiquer jusqu'aux capitaines d'industrie. Philippe Pignarre démontrait récemment que l'industrie pharmaceutique connaissait depuis quelques années la même fuite en avant dans la croissance pour tenter de dépasser la panne de sa recherche et de sa rentabilité⁶.

Pertinente en régime capitaliste, cette critique l'est aussi pour les anciens régimes de l'Est : l'absence de logique de profit n'a pas empêché l'exploitation des travailleurs et les inégalités. En revanche, les mêmes mythes de la technique et de la croissance, couplés à la bureaucratisation, ont produit des dégâts écologiques encore plus graves qu'à l'Ouest.

Cette critique de la croissance est la plus connue des critiques antiproductivistes, officiellement celle qui est le plus facilement reprise par les gauches. Mais aussi la plus facilement oubliée dans la pratique. Comment être en permanence dans des revendications de pouvoir d'achat, répondre « budget » à tous les malaises, tout en critiquant la croissance ? Comment être antiproductiviste tout en ayant les yeux rivés sur le « retour de la croissance » ?

C – « Avoir » : critique de la consommation

En 1970, Jean Baudrillard⁷ montre que l'achat des objets ne répond pas à la logique de l'*homo œconomicus*, qui a des besoins auxquels il répond rationnellement, mais à une logique de désir, jamais assouvi, qui se déplace en permanence de l'objet qu'on a à celui qu'on n'a pas encore. Plutôt qu'« être », il faut « avoir ». Ou plutôt, on « est » par l'« avoir ». L'« avoir » apparaît comme le soubassement moral et le ressort psychologique des logiques du « faire », profit, technique et croissance. Il répond à la question : qu'est-ce qui fait le bonheur ? « On nous fait croire, que le bonheur c'est d'avoir, de l'avoir plein

nos armoires » chante Alain Souchon. Avoir une femme, des enfants, le dernier lecteur de DVD, la plus grosse voiture, etc. Tout au même niveau, tout réduit en objet, objectivé. S'imposant comme l'idéologie de base, elle permet d'occulter toutes les dominations qui sont dans l'être, dans l'identité, l'ensemble des dominations sociales et culturelles, l'aliénation du travail. Faisant mieux que les occulter, la consommation les entretient, les récupère, en fait des niches commerciales et se donne le luxe de se présenter en même temps comme la solution pour en sortir : la publicité est parmi les plus puissants propagateurs des normes, de la division en genre masculin-féminin ; les gays (plus que les lesbiennes) deviennent une cible commerciale, les enfermant dans une nouvelle identité fermée mais lucrative ; la culture bretonne est un créneau pour une chaîne du groupe TF1 ; si les femmes ou les jeunes issus de l'immigration veulent sortir de leurs dominations, le système leur dit qu'elles doivent acquérir un gros pouvoir d'achat qui leur assurera le respect par la taille de la voiture qu'ils pourront acheter (l'explosion des 4x4 chez les conductrices). Pour cela : travailler, exister par le travail et la consommation, la machine et le marché.

Ces trois critiques et celle du profit peuvent se rejoindre dans la critique d'une rationalité – technique, comptable, marchande – qui transforme tout en équations, chiffres, une logique instrumentale qui transforme en chose, en objet, toute réalité. Un « désenchantement du monde » qui ne laisse non seulement plus de place au religieux et au magique, mais à la nature, à la gratuité, à la contemplation. Qui n'accueille le désir, l'amour, la tristesse, la mélancolie que lorsqu'ils sont des occasions de profit.

II – Pour des révolutions hybrides

A – La nécessaire hybridation des analyses

Certains événements, phénomènes, peuvent s'expliquer uniquement par la logique de profit. D'autres uniquement par des logiques de croissance, de fuite en avant technique ou de volonté d'avoir. Mais dans la plupart des cas, on est obligé d'admettre que les différentes logiques se mêlent dans des proportions très variables, comme des alliages difficiles à analyser. En introduction de son ouvrage, Philippe Pignarre cite Isabelle Stenger⁸ : « S'ils entendent faire de la redéfinition capitaliste des choses et des rapports sociaux ou du mépris de l'environnement la clé privilégiée d'une lecture de l'époque moderne, les militants révolutionnaires comme les protecteurs de la nature se fient à une abstraction en danger d'être intolérante. En effet, qui dit clé dit mode de lecture aveugle à sa propre sélectivité : la clé désigne la serrure comme le seul élément pertinent de la porte. Et s'ils se fient à une telle abstraction, aurait sans doute insisté Whitehead, quels que soient le bien

fondé de leurs interventions et la pertinence de leurs dénonciations, leur horizon moral risque d'être aussi limité que celui de leur adversaire ».

Je lis cet extrait comme une invitation à développer des entrées multiples. D'abord avoir plusieurs clés dans sa trousse à outils. Celles qui sont évoquées dans cet article, mais d'autres encore. Ne pas se contenter d'avoir l'impression qu'on a trouvé la clé qui fonctionne quand on a ouvert une des portes de la machine, mais en essayer plusieurs : elles peuvent ouvrir des portes différentes qui montrent plusieurs réalités de la machine. Peut-être aussi, devant l'objet étudié, être capable de créer de nouvelles clés, même à usage unique. Décliner certaines clés de la trousse à outil : il n'y a pas qu'une sorte de logique du profit, pas qu'une seule logique technicienne, etc. Enfin, encore, ne pas chercher de serrure, de porte à ouvrir, mais étudier encore différemment la machine, dans l'improvisation du face-à-face.

B – La nécessaire hybridation des utopies

a) Des contradictions dans la révolution

L'un des débats dans la gauche radicale de ces dernières années fut de savoir ce qui était définissable comme « politique ». La même question se pose pour savoir ce qui est anti-capitaliste. Dans une analyse qui ne voit le capitalisme que comme un régime économique basé sur le profit, une lutte n'est anti-capitaliste que si elle met en cause cette logique de profit. Les autres luttes ne deviendraient « matures » que lorsqu'elles mettraient enfin en cause le profit ; jusque-là elles resteraient « secondaires ». Cette vieille opposition du « front principal » de la lutte des classes et des « fronts secondaires » a repris du poil de la bête avec le retour du discours social évoqué en introduction. Il est en partie sous-jacent dans la logique de la « convergence des luttes ». Si on accepte au contraire que le capitalisme est aussi un système basé sur la croissance, un système technicien, une logique de l'avoir sur l'être, d'une normalisation de l'être, alors la lutte anti-capitaliste se trouve dans tout cela. Cela signifie aussi qu'en réintégrant certaines questions dans le champ de l'anticapitalisme – environnement, lutte pour la reconnaissance, contre les discriminations, contre l'assignation au genre, etc. – on les radicalise à nouveau, on ne les laisse pas dans l'isolement propice à leur récupération par le profitable ou le champ politique institutionnel. Cette ouverture peut nous amener à des contradictions : pour lutter contre la voiture, on peut vouloir faire circuler les métros la nuit. Mais on obligerait des personnes à travailler la nuit, assujettissant ainsi une nouvelle part de leur vie au travail. Il y a contradiction. Il ne faut pas se résoudre à des réponses faciles : trancher *a priori* pour la défense de l'environnement contre le bien-être des salariés, ou l'inverse. Il faut construire comment surmonter ces contradictions en les assumant.

b) Ne pas inverser les idolâtries

Le profit, la technique, la croissance, la consommation, les normes se présentent comme des idoles. Le risque face à des idoles est de les diaboliser, de les changer de faux Dieu en vrais démons. En la diabolisant, on ne fait pas tomber l'idole de son piédestal, on la met sur un nouveau piédestal : on la craint tellement, qu'on lui donne – même négativement – le même pouvoir sur nous que l'idole qu'elle était précédemment. Le risque est alors d'adopter sa logique... à l'envers. Mais toujours, SA logique. Pourtant, le bout de la critique d'une logique n'est pas forcément d'adopter la logique inverse.

La critique de la domination du profit est-elle forcément la disparition de toute logique de rentabilité, de tout marché, de toute concurrence ? Dans la logique de profit, l'allocation des ressources se fait en fonction de savoir où la ressource produit le plus de bénéfices. Mais dans un système socialiste, quel critère pour décider de l'allocation des ressources ? La question sera-t-elle seulement de remplacer le critère d'allocation « profit » par un autre (utilité collective, respect de l'environnement, etc.) ? À moins que ce ne soit la logique de rentabilité elle-même – y compris sociale – qui soit remise en cause ?

Souvent la critique de la technique se voit reprocher de s'en prendre indistinctement à toutes les techniques. Certaines semblent intrinsèquement incontrôlables démocratiquement ou indéfendables éthiquement : le nucléaire, la bombe atomique, etc. D'autres portent en elles-mêmes une charge d'emballage dont le contrôle serait sans doute contradictoire avec des exigences minima de libertés individuelles ou d'égalité : la télévision, la voiture. Mais au-delà de ces exemples de logiques de l'outil, Jacques Ellul répondait qu'il n'était pas contre telle ou telle technique mais contre la technique érigée en système. Il ne s'agit donc pas – sauf exceptions déjà évoquées – de refuser la création de techniques mais de lui appliquer les trois « r » mis en avant par Serge Moscovici. *Ralentir* : donner les moyens aux chercheurs de se consacrer davantage à la recherche fondamentale et moins aux applications. *Réorienter* : avoir des discussions avec la société civile et les citoyens pour permettre aux chercheurs de choisir l'orientation de leurs travaux. *Réfléchir* : défendre l'idée d'une décision collective sur le choix des techniques découvertes. « À l'idée d'automatisme nous substituons une idée de choix : choisir et non pas subir son progrès » écrivait Serge Moscovici⁹. La communauté protestante radicale des amishs, que le monde a découvert dans le film *Witness* (Peter Weir, 1985 avec Harrison Ford) vient d'accepter après des années de discussion d'utiliser le téléphone, en refusant dans le même temps l'automobile. Extrême ? N'est-ce pas cette même démocratie sur la technique que tente d'imposer l'opinion mondiale dans le combat contre les OGM ?

c) Ne pas naturaliser les logiques

Enfin, il faut aussi éviter de naturaliser les logiques. Il n'y a pas d'essence du profit, de la technique, de la croissance ou des logiques d'avoir. Ces logiques ont une historicité, elles ne sont pas identiques dans toutes les sociétés. Pour les Grecs, inventer des techniques était un jeu sans grand intérêt à côté des mathématiques, des arts ou de la politique. Ce qui rentre dans le calcul du PIB est-il la même chose que ce qui faisait qu'au Moyen Âge une société avait l'impression de s'enrichir ou de s'appauvrir ? On doit être attentif à ce que sont ces logiques dans leur réalité et pas seulement dans leurs images renvoyées par les mots. Des logiques anti-avoir, anti-profits, anti-techniques et anti-croissance peuvent être très peu libératrices : la logique maurrassienne de la défense des communautés traditionnelles (famille, églises, corporations, village, etc.), chacune fortement hiérarchisée autour d'une figure masculine, appuyée sur un enfermement essentialiste en matière de genres (hommes/femmes), en est un exemple. Même chose si les logiques d'être sont entre les mains d'un État tyrannique : volonté de pureté de la race du nazisme, rêve de « l'homme nouveau » du stalinisme, rééducation de la révolution culturelle chinoise ou des khmers rouges. Même dans une société démocratique et libérale, si les logiques d'invention de soi issues des critiques foucauldienne ou les logiques d'insubordination de genres qui tentent de s'affranchir des normes n'intègrent pas une critique de la technique ou du profit, elles peuvent être piégées aussi bien par le marketing des salles de sport que par les techniques médicales, qui donnent l'impression qu'on peut fabriquer son corps comme on change de vêtements. Une fuite en avant qui fait le jeu du libéralisme et retombe dans la critique que faisait Ellul du faire, qui pourrait aussi s'appliquer à une critique de « l'être » militant, se revendiquant pourtant souvent comme un anticapitalisme vécu¹⁰ : « l'action sert de substitut à la vérité, elle est la grande griserie d'une société ou d'un individu. Nous sommes plongés dans l'action comme dans une fête. Car l'action vaut par soi et nous récusons toute question du "pourquoi" et du "jusqu'à quand" ? S'oublier dans la dispersion de cent actions possibles qui me sont ouvertes et toujours renouvelées par les fruits d'une technique inventive offrant l'exaltant support de toutes les actions. »

Inversement, on peut retourner positivement des logiques critiquées, les croiser avec des logiques critiques. La « décroissance » s'intitule ainsi pour se démarquer de la croissance capitaliste classique comme du développement durable. Mais elle est pourtant une autre croissance : croissance de culture, de liens sociaux, du temps pour soi et ceux qu'on aime, de la réalisation de choses par soi-même, d'une vie plus intense et conviviale¹¹. Une croissance... de l'être.

d) Expérimenter des hybridations

Ne peut-on pas appliquer à ces logiques la même critique des essences que la *Queer theory* applique aux genres masculins-féminins? Refuser leur naturalisme, ne pas les considérer comme *a priori* dominatrices ou émancipatrices, prendre en compte leur force d'inertie, tenter d'en changer le sens, construire des écarts, expérimenter de nouveaux agencements?

Partant de logiques chacune redéfinie (quel faire? quel avoir? quel être? quel être ensemble?), éventuellement redéfinies par des croisements entre elles, ne peut-on essayer de voir nos actions militantes quotidiennes ou nos inventions d'utopies comme le déplacement de curseurs imaginaires vers un pôle ou l'autre: profitable/non profitable, technique/non-technique, croissance/décroissance, avoir/être? Jouant de ces dialectiques, essayer plus ou moins de combiner ces logiques entre elles: profitables/être avoir/non-technique, décroissance/technique, etc.? Essayer d'imaginer vers quelles sociétés nous poussons ainsi? Que serait une société de l'avoir mais qui refuserait la croissance et le profit tout en s'enthousiasmant pour les techniques? Cette même société, si l'avoir porte sur la possession d'objets plutôt liés au corps ou plutôt au foyer? Ou une société de l'être qui accepterait la croissance et le profit mais ferait peu de place aux techniques? Si le profit est très inégalement distribué ou très également distribué? Bien sûr, les combinaisons sont plus ou moins réalistes; on imagine mal une logique de profit sans logique de croissance. Mais on peut imaginer des agencements efficaces, peu efficaces, bancals, etc.

Même en prenant en compte toutes les limites évoquées, ne serions-nous pas ainsi devant un instrument de musique qui, à la manière de l'orgue, offrirait bien plus de jeux, de touches, de claviers, pour l'analyse, l'action, l'imagination que la seule grosse-caisse de la seule critique du profit?

- 1 Jean-Luc Porquet, *Jacques Ellul, l'homme qui avait (presque) tout prévu*, Paris, Le Cherche-Midi, 2004.
- 2 Introduction à Jacques Ellul, *Le Système technicien*, Paris, Le Cherche-Midi, 2004.
- 3 Patrick Chastenet, « Ellul, l'inclassable », sur le site de l'Association internationale Jacques Ellul, www.ellul.org
- 4 Ivan Illich, *La Convivialité*, trad. franç., Paris, Seuil, 1973.
- 5 Texte repris dans Serge Moscovici, *De la nature, pour penser l'écologie*, Paris, Métailié, 2002.
- 6 Philippe Pignarre, *Le Grand secret de l'industrie pharmaceutique*, Paris, La Découverte, 2003.
- 7 Jean Baudrillard, *La Société de consommation*, Paris, Gallimard, 1996 (1^e éd. : 1960); voir aussi la revue *EcoRev'*, n° 13, été 2003 : « Vivre et consommer autrement ».
- 8 Isabelle Stengers, *Penser avec Whitehead, une libre et sauvage création de concepts*, Paris, Seuil, 2002.
- 9 *Op. cit.*
- 10 Jacques Ellul, *Ce que je crois*, Paris, Grasset, 1987.
- 11 Michel Bernard, Vincent Cheynet et Bruno Clémentin (sous la direction de), *Objectif décroissance – Vers une société harmonieuse*, Lyon, Parangon/ Silence/ Ecosociété, 2003.

Des traditions revisitées

